

Garcia Tristan (2016), *Nous*, Grasset, 310 p.

Tristan Garcia

NOUS



L'auteur : Tristan Garcia (né en 1981) philosophe (Lyon III), romancier, essayiste.

Le propos : Un essai sur les identités politiques (*importance du pluriel*), pour essayer d'« élucider notre condition embrouillée ». « Admettons que le sujet de la politique, c'est « nous » » (P.9) Notre « nous » peut être vu comme une superposition de calques (espèces, genres, races, âges....) avec lesquels nous découpons l'espace social pour nous y situer. C'est une tentative « de repenser l'existence politique en trouvant dans 'la guerre de nous contre nous' une forme universelle qui nous tient toujours ensemble, au moment précis où elle paraît nous déchirer » (Quatrième de couverture)

La construction : deux livres. Le premier (100p.), intitulé « calques » pose ce que l'on peut entendre par « nous » : les systèmes de découpe, de calques, les chevauchements, le fond... les conflits que cela entraîne. Le deuxième livre (140 p.), intitulé « contraintes » se divise en 4 parties : une pour explorer les nous d'espèce, de genre, de race... , une pour étudier leur dynamique (approche idéaliste ou réaliste ?), une pour étudier les logiques de domination (notamment la guerre de nous contre nous) et une dernière pour étudier « la fin de nous » (« la seule fin de nous, c'est l'état suivant » (P.262))

Un style clair, l'auteur fait régulièrement le point : j'en suis là de ma réflexion, cela soulève telle question que je vais maintenant aborder. Beaucoup de « mais » qui font transition.

Quelques points clefs : (*Je vais privilégier les exemples du thème de notre université, notamment la colonisation, ce qui donne un éclairage grossi et donc biaisé par rapport à l'ensemble des thèmes du livre.*)

Livre 1. Calques.

Garcia imagine un cercle « le cercle de nous » (P.9) « L'essentiel du discours politique consiste à définir ce que nous entendons par ce 'nous', quels sont nos droits, nos revendications légitimes, notre conception de l'ensemble de la société, mais aussi à identifier en négatif ceux qui s'opposent à nous, les ennemis que nous désignons par 'vous' ou 'eux' » (P.10), c'est une sorte de « sujet plastique » (P.12), avec des contradictions possibles : ex, entre 'le 'nous colonisés' et le 'nous étudiants instruits', qui obligent à des « arbitrages de priorité » (P.23) : « où passe le cercle ? » (P.23).

Attention au piège de la structure linguistique : ex pour les colonisés, dire 'nous hommes universalistes' pour exiger des droits égaux, « c'est se référer à un universalisme dont ils ont

été dépossédés et au nom duquel ils ont été considérés comme des êtres inférieurs (...) mais dire 'nous indigènes, ou 'colonisés' contre *eux*, hommes universalistes blancs, c'est se réduire à une communauté particulière, et prendre le risque de s'exclure de soi-même et de se racialisier, donc de faire tout le travail du colonisateur à sa place » (P.25)

La République française n'a jamais dit « nous ». Elle parle du peuple. « Peut-être que l'idée républicaine est toujours restée impersonnelle » (P.27). Aux Etats-Unis la constitution dit « *We, the people* ». Cela est supposé aider à dépasser les différences (hommes, femmes ; riches, pauvres ; noirs blancs...).

Garcia se promène entre le « nous minimal » (moi et mes différentes personnalités) et le « nous maximal » (la biosphère) (P.49) : « nous peut-être *presque* tout, mais en devenant tout, il se dissout » (P.52).

Objections au nous : je suis moi (mais la constitution de moi se fait sur fond de nous) (P.56) ; nous sommes tous (promesse de St Paul : il n'y a plus ni juif ni Grec, ...) la seule borne de nous, c'est tout (l'univers...). Le terme perd de sa pertinence dans son acception cosmique. (P.58). Garcia distingue le nous d'intérêt (appartenances non choisies, reçues par l'individu à sa naissance) et le nous d'idée (les choix dont on porte la responsabilité) (P.60) « il y a le nous qui détermine l'homme et le nous que l'homme détermine » (P.61) le nous est un indicateur de liberté. Entre le nous d'intérêt et le nous d'idées, le rapport n'est pas fixe, il est évolutif, tensionnel, complexe « l'effet de coutume (le nous hérité) ne transforme pas magiquement tout ce que nous pouvons choisir en nature, non plus que l'effet de critique ne peut changer tout à fait ce qui nous est transmis en libre identité. (...) jamais nous n'est absolument ce qui nous forme ou absolument ce que nous formons » (P.68)

(ex. dans le nous des guérillas et des révoltes, se mêlent indissociablement une identité ethnique, donc héritée et une identité politique, donc construite (P.69))

Dire « nous », c'est d'abord choisir un plan (d'abord Noir puis Femme par ex. ou l'inverse). (P.71) C'est ranger des plans, c'est faire un choix de priorités. Opération de détournage (le tracé d'une limite qui isole un nous d'un dehors indifférencié) et de découpage (divisions en plusieurs sous-parties). Ex : « nous espèce humaine » est un détournage (distincte de tout ce qui n'est pas nous) et un découpage (hors de nous, il doit exister plusieurs espèces distinctes). Le découpage est affaire de degré de précision. Il est aussi affaire de stratégie (dans une discussion, ce que nous percevons en premier d'un individu c'est le système de ses nous. (P.74) entre le sens fort et le sens faible du nous . Par ex, « Quand il me faudra faire la preuve de mon appartenance, je choisirai l'identité proche et concrète contre l'identité idéale et lointaine. Je désertai, je refuserai de faire la guerre au nom d'un nous trop large » (P.76) (ressort de multiples tragédies et romans) « Le nous réunit et divise à la fois » (P.77)

« Un nous n'est donc pas simplement 'un ensemble de personnes', c'est un système de découpe qui organise la modulation de notre sens de la justice, l'intérêt variable des choses, les degrés d'intensité et de netteté de tout ce qui se présente, qui autorise d'en rejeter certaines parties dans la pénombre d'un arrière-fond pour mieux en éclairer d'autres. » (P.79)

Comment considérer nos différents nous ? Ce « tohu-bohu » de nous ? (P.80) Une autre communauté peut avoir un autre regard sur nous : « Nous, défenseurs des droits de l'homme, nous sommes peut-être des impérialistes, des néocoloniaux, le contraire sur un plan de ce que nous incarnions sur un autre plan » (P.81). Que faire de cette « cacophonie d'appartenances ? » (P.83).

Première possibilité : l'intersectionnalité. On s'intéresse alors aux croisements : « Plus un individu concentre en lui de discriminations possibles, plus -en termes d'intersectionnalité- son identité est riche et complexe. » (femme, immigrée, sans papiers, transsexuelle...)(P.86).

l'intersection permet d'organiser l'enclassement des dominations (*beaucoup travaillé en sociologie*). Nous sommes tous intersectionnels. Mais si l'intuition est intéressante, cette approche reste insatisfaisante. **L'auteur préfère le modèle des calques. Celui des plans transparents qui ne s'ocultent pas les uns les autres. Car cela permet une perception simultanée de toutes nos identités.** Cette approche fonctionne suivant quatre règles :

- « Il faut exprimer une différence de degré par le tracé d'une limite » (P.97) Un contour. Sachant qu'un contour est toujours le support de principes d'*excommunication*. (ex. des différents degrés d'excommunication dans l'Eglise) (P.95)

- « Plusieurs systèmes de découpe ne coïncident jamais tout à fait » (P.102. Principe du chevauchement.

(ex. des frontières africaines : national, ethnique, colonial...) qui permet de faire la différence entre différents plans politiques (les femmes peuvent se scinder en différents groupes, bourgeoises, prolétaires, lutter avec, lutter contre...)

- Quand un découpage distingue des identités, il en occulte d'autres (P.108) Un jeu de transparence et opacité. Garcia parle de *coefficient de transparence* (P.103) chacun joue suivant sa sensibilité et deux personnes ayant le même découpage se distingueront par leur ordre de priorité.

- Tout ce qui recouvre s'expose politiquement à être recouvert (P.108) « La politique consiste à recouvrir les calques de fond de ceux à qui nous nous opposons, et à défendre notre calque de fond contre ceux par lesquels nos opposants cherchent à nous recouvrir -donc à défendre un certain ordre de priorité des représentations transparentes par lesquelles nous découpons et distribuons des identités. » (P.111)

Garcia parle de « querelles de lucidité » (P.112) pour notre empilement de *layers* (couches). Notre ordre des nous peut changer la priorité de ses appartenances, « c'est le même monde, mais pas tout à fait le même découpage. » (P.113) ou encore « autant d'ordre de transparences, autant de nous différents. » (P.114) Le modèle devient alors un générateur d'identités.

Second livre, intitulé Contraintes.

Point de départ : Le libre jeu des calques provient d'un *éfondement*, (P.117), d'« un échec moderne de l'inscription des identités hors de nos représentations, à la surface même de la Nature(...) N'y a-t-il plus que des formes de nous, qui ordonnent nos intérêts et nos idées, sans fond ? » (P.117)

Pour parler du fond de nous, Garcia écrit un chapitre (*que je qualifie*) en éventail : espèce, genre, race, classe, âge. Il le termine par « le récit général du procès de décomposition » (P.180). Historiquement, (idéal de l'âge classique) espèce, genre, race, classe, âge, communauté de croyances organisaient l'espace du vivant, l'espace social notamment « par une série de découpes superposées mais très rarement contradictoires. » (P.180). Sentiment d'appartenance. Découpage conçu comme strictement *extensif*, c'est-à-dire comme un ordre du réel *partie par partie*. » (P.181)

Extensions mises en crise par les *exceptions*. Apparition de sous-catégories, attention portée aux singularités emblématiques qui débouche sur « la volonté de désubstantialiser, de dénaturer et d'historiciser toutes les identités. » (P.182) Aujourd'hui, « l'identité n'a plus un sens extensif, et ne désigne pas un système de découpes, mais un champ de forces variables. » (P.183)

« Certes les classiques ne sont pas parvenus à aligner exactement les limites de nos représentations sur un fond naturel, mais la postmodernité a échoué à l'inverse à aligner exactement nos représentations sur les intensités et les modulations infinies de la vie. » (P.184). Garcia parle de « notre moment tragique » (P.185) : « Soit nous disposons de nous, mais il est sans fond, soit nous disposons d'un fond, mais il est sans nous. » (P.185) Tout déborde, devient flou, dégradé... « même la frontière de notre humanité n'est plus assurée. » (P.185)

« Il nous faut donc à tout prix comprendre ce qui nous force à ne jamais être absolument uniques, ni à communier tous ensemble, mais à exister politiquement entre ces deux extrémités, en résistant à la fois à la singularité absolue et à la communion universelle. » (P.186) (*phrase clef du livre selon moi*)

Dans le chapitre intitulé « Dynamique », Garcia joue à porter 'nous' à ses limites. Il parle de résistance élastique et de *contrainte dynamique*. (P.189)

Il considère successivement la promesse idéaliste (ex. de la promesse chrétienne, de la promesse communiste, de l'optimisme évolutionnaire). Il parle d'ordre universel, de nous irénique, d'extension de l'empathie... (« le principe dynamique d'une religion : nous tendre par une idée » (P.193)

Mais quelque chose résiste. Garcia s'intéresse alors au constat réaliste : constat historique, constat politique, agressivité vicinale. « Par 'réalisme', entendons ici toute pensée qui s'attache non pas au terrain gagné par un nous en expansion, mais aux forces abandonnées en cours de route par un tel nous » (P.203). Sur le plan politique « l'unité politique c'est le nous décisif, et ce nous ne se définit que par négation : le nous se pose en s'opposant (il cite Carl Schmitt (*Théorie du partisan*, 1962, Flammarion: « Est politique tout regroupement qui se fait dans la perspective de l'épreuve de force. » (P.206) Schmitt récuse toute dialectique idéaliste selon laquelle un camp pourrait, en défendant ses intérêts, porter les intérêts de tous (P.208). Il appelle « agressivité vicinale » (P.209) ce principe réaliste. **Il existerait un rapport inverse entre l'extension d'un groupe et la force des liens qui l'unissent. (en lisant ce chapitre, impossible de ne pas penser à l'Europe).**

Garcia devant la contradiction affirme qu'idéaliste et réaliste ont tous les deux entièrement raison « jusqu'à ce que l'autre leur donne tort » (P.212) La leçon du réaliste est correcte. « Mais le réaliste érige comme critère ultime d'une identité son intensité. (P.214) L'idéaliste retient lui son extension. La contrainte dynamique est la suivante : « Plus un nous s'étend, moins il est intense ; mais plus il d'intensifie, moins il est étendu. » (P.214) « Et il n'existe pas de formule magique pour coïncider avec nous-mêmes, et être à la fois le plus intense et le plus étendu possible. Voilà notre condition. Voilà notre première contrainte.» (P.216). Nous alternons phase d'extension et phase de concentration. Nous sommes contraints à cette dynamique historique. « Ce qui est gagné de haute lutte est toujours perdu dans notre dos, nous empêchant à tout jamais de nous absolutiser, et faisant de nous des identités nécessairement contraintes, errantes et historiques, qui négocient sans cesse, en faisant de la politique, leur intensité et leur extension. » (P.219)

Le chapitre suivant s'intitule Domination. Garcia s'y intéresse aux *brisures de symétrie*. (P.221) Dominer ce n'est pas forcer – pas seulement. (P.225) La domination débute par l'articulation fine de l'inégalité et de l'égalité entre nous et présuppose un interstice entre au moins eux sens de nous. (P.225) « Par *égalité dans l'inégalité*, chacun doit tenir sa place et incarner son rôle. » (P.227) Dominants et dominés sont assignés. (exemple de l'esclavage vu

par Aristote) (l'un assigné à la supériorité, l'autre à l'infériorité). Garcia consacre un long développement (*très intéressant*) à l'esclavage, ses diverses analyses et interprétations. (*Je schématise à l'excès*) : Dans le « nous humains », un esclave n'est pas « nous » mais « eux ». Le maître est deux fois sujets, l'esclave ne l'est qu'une fois. (*Par rapport à Méaudre, il est intéressant de lire la suite en pensant à notre thème de la colonisation même si ce n'est pas l'exemple de Garcia*) Mais qui décide des termes de l'asymétrie ? *Ceux qui disent deux fois nous*. (P.231) On peut combattre cette domination qui n'est autre que l'articulation de deux sens de nous, mais elle ne disparaîtra pas, elle est une contrainte fondamentale de tout ce qui se présente comme nous. « Le paradoxe de cette conception est qu'elle rend responsable de l'espace de la domination le décalage entre réalisme et idéalisme (...) Ce qui relève de l'idée de nous sans appartenir au nous réel, c'est le champ de la domination (...) Il faut sans cesse justifier ce qui permet de maintenir ce décalage entre nous contre eux et nous avec eux. « Ce qui permet la domination est en même temps ce qui la rend intenable. » (P.235) La raison parvient de moins en moins à justifier cette différence de traitement, laissant place à la violence (P.235).

Garcia s'intéresse alors à la domination réelle, aux effets de domination et au sentiment de domination.

(*j'ai trouvé cette partie passionnante*) :

« La contre-dominance a nécessairement des effets de domination (...) On n'impose pas un diagnostic de domination sans dominer soi-même un peu (intellectuellement, symboliquement, médiatiquement) (...) Et le sentiment d'être dominé devient progressivement ce qu'il y a de mieux partagé parmi nous. » (P.239). « Nous sommes parvenus à un stade de l'histoire de la domination où le progrès de l'émancipation sur bien des plans, combinés à l'effacement des limites catégorielles précises, produit nécessairement par réaction une généralisation du sentiment de domination. » (P.240) Les thèmes concernés n'en deviennent pas légitimes pour autant (ex. du racisme anti-blanc, du masculinisme) mais ils sont des symptômes qui parlent de l'effacement entre domination concrète et domination symbolique. (P.241). Et l'on peut en faire un usage stratégique. « Chacun, afin de refonder son identité, se convainc d'être dominé. » (P.243) « C'est ainsi que la minorité en régime démocratique est devenue stratégique. » (P. 242) Garcia parle de la lucidité de chacun sur sa position de dominé et de son aveuglement sur sa position de dominant (P.244) « A mesure de ce qui est gagné contre une domination, un sentiment de domination la remplace, qui la rend trouble, confuse, et qui permet de moins en moins d'en faire un usage discriminant, qui permettrait de savoir qui parmi nous est privilégié et qui est lésé. » (P.244)

Garcia continue sur son analyse de l'esclavage. Il montre que s'y joue « une querelle stratégique sur l'histoire de la domination. » (P.247). Il parle de « querelle de *justice* » (P.249) Il distingue justice d'établissement et justice de rétablissement. « Il n'y a jamais de conciliation possible entre une *justice de rétablissement*, qui demande du présent qu'il rétablisse l'équilibre d'une balance sur laquelle sont pesées les injustices du passé, et une *justice d'établissement* qui s'efforce d'être équitable à un instant donné. » (P.251) « La véritable asymétrie n'est pas tant celle qu'introduit parmi nous la domination qui peut être combattue, que celle provoquée par l'histoire et la mémoire de la domination, qui teinte toute justice d'injustice, toute égalité d'inégalité, toute émancipation d'effets de domination, parce que le nous plonge dans le temps, et introduit entre les morts et les vivants des dettes et des solidarités inattendues, qui nous interdisent d'imaginer à l'avenir être pleinement égaux. » (P.252) Garcia parle de « guerre de toutes les identités » (P.255) « **Nous parlons de guerre parce que nous en sommes au point où nous ne pouvons plus, quel que soit notre camp**

politique, concevoir d 'image commune de nous qui ne suscite chez d'autres la défiance, qui ne soit suspectée d'être l'universalisation d'une particularité et l'imposition d'une domination ou d'une contre domination, d'un groupe sur un autre, ou même d'un plan identitaire sur un autre (du religieux sur le sexuel, du sexuel sur l'économique, etc.)
« (P.255-256)

Le dernier chapitre s'intitule : la fin de nous. (P.257) La modernité a peut-être été une réaction au sentiment d'une trop longue période de stabilité de découpage de nos différences. Aujourd'hui le combat a repris. L'Histoire oscille dans cesse : mouvement de nous qui s'arrête, mouvement de nous qui reprend. « Il n'y a ni justice ni vérité politique de nous » (P.261) Ecartons ces grandes images. « Alors se dessine clairement dans notre imagination la logique interne de nous. C'est une logique *de proche en proche* : à chaque moment, la fin change. Il n'y a jamais de fin immuable. » (P.262) « La seule fin de nous, c'est l'état suivant. » (P.262). « N'importe quel nous produit par excès d'identité un défaut de différence, et par excès de différence un défaut d'identité. *Et c'est ce qui lui fait défaut qui devient sa prochaine fin historique.* » (P.263) « Tout nous finit par laisser apparaître un *manque*. » (P.263) Ce n'est pas parce que l'époque est dure qu'il faut renoncer à la désirabilité de l'idée de nous (sans tomber dans les pièges de l'idéalisme). Bien sûr il y a le balancier (entre extensivité et approfondissement), mais il y a aussi le récit. Celui que nous nous racontons à propos de nous-mêmes : le récit lui avance. (P.269) puisque le mouvement ne s'arrête pas « Le moment est déjà venu de voir sourdre un nouveau nous sous les lignes de front des guerres qui ne manqueront pas de nous opposer bientôt » (P.271) « Plus les conditions seront contraires, plus nous semblerons divisés et irréconciliables, plus l'image de ce que nous sommes tous a des chances d'émerger de nouveau, par transparence. » (P.271) (comme un dessin à peine visible tracé sur une vitre que les différences de température permettent de voir peu à peu.)

Bernadette Puijalon